

<https://TheVirtualLibrary.org>

Histoires ou Contes du temps passé

Charles Perrault

Chez Claude Barbin,

Paris, 1697

A MADEMOISELLE

MADemoiselle,

On ne trouvera pas étrange qu'un enfant ait pris plaisir à composer les Contes de ce Recueil ; mais on s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse de vous les présenter. Cependant, MADemoiselle, quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces Recits & les lumières de votre esprit, si on examine bien ces Contes, on verra que je ne suis pas aussi blamable que je le parois d'abord. Ils renferment tous une morale très-sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent ; d'ailleurs, comme rien ne marque tant la vaste estendue d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même temps aux plus grandes choses, & s'abaisser aux plus petites ; on ne sera point surpris que la même Princesse à qui la nature & l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vray que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la loüable impatience d'instruire les enfans fait imaginer des Histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfans, qui n'en ont pas encore ; mais à qui convient-il mieux de connoître comment vivent les Peuples, qu'aux Personnes que le Ciel destine à les conduire ? Le desir de cette connoissance a poussé des Heros, & même des Heros de votre Race, jusque dans des huttes & des cabanes, pour y voir de près, & par eux-mêmes, ce qui s'y passoit de plus particulier, cette connoissance leur ayant paru nécessaire pour leur parfaite instruction. Quoi qu'il en soit, MADemoiselle,

Pouvois-je mieux choisir pour rendre vrai-semblable

Ce que la Fable a d'incroyable ?

Et jamais Fée, au tems jadis,

Fit-elle à jeune Créature

Plus de dons, & de dons exquis,

Que vous en a fait la Nature ?

Je suis avec un très profond respect,

MADemoiselle,

De Vôtre Altesse Royale,

Le très-humble & très-

obeissant serviteur.

P. Darmancour.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Il estoit une fois un roi et une reine qui estoient si faschez de n'avoir point d'enfans, si faschez qu'on ne sçauroit dire. Ils allerent à toutes les eaux du monde : vœux, pelerinages, menuës devotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisoit. Enfin, pourtant, la reine devint grosse, et accoucha d'une fille. On fit un beau baptesme ; on donna pour maraines à la petite princesse toutes les fées qu'on pust trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles luy faisant un don, comme c'estoit la coustume des fées en ce temps-là, la princesse eust, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les ceremonies du baptesme, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un estui d'or massif où il y avoit une cuillier, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamans et de rubis. Mais, comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'estoit sortie d'une tour, et qu'on la croyoit morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un estuy d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crût qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit, et, jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derriere la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il luy seroit possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencerent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune luy donna pour don qu'elle seroit la plus belle personne du monde ; celle d'après, qu'elle auroit de l'esprit comme un ange ; la troisième, qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit ; la quatrième, qu'elle danseroit parfaitement bien ; la cinquième, qu'elle chanteroit comme un rossignol ; et la sixième, qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée estant venu, elle dit, en branlant la teste, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se perceroit la main d'un fuseau et qu'elle en mourroit.

Ce terrible don fit fremir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune fée sortit de derriere la tapisserie, et dit tout haut ces paroles :

« Rassurez-vous, roi et reine, vostre fille n'en mourra pas. Il est vrai que je n'ay pas assez de puissance pour défaire entierement ce que mon ancienne a fait : la princesse se percera la main d'un fuseau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil. qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussi tost un Edit par lequel il deffendoit à toutes personnes de filer au fuseau, ny d'avoir des fuseaux chez soy, sur peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine estant allez à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut du donjon, dans un petit galletas où une bonne vieille estoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des deffenses que le roi avoit faites de filer au fuseau.

« Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la princesse.

— Je file, ma belle enfant, luy répondit la vieille, qui ne la connoissoit pas.

— Ha ! que cela est joli ! reprit la princesse ; comment faites-vous ? Donnez-moy que je voye si j'en ferois bien autant. »

Elle n'eust pas plutost pris le fuseau, que, comme elle estoit fort vive, un peu estourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous costez ; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délasse, on luy frappe dans les mains. on luy frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie ; mais rien ne la faisoit revenir.

Alors le roy, qui estoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu'il falloit que cela arrivast, puisque les fées l'avoient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit d'un ange, tant elle estoit belle : car son évanouissement n'avoit pas osté les couleurs vives de son teint : ses joues estoient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avoit seulement les yeux fermez, mais on l'entendoit respirer doucement : ce qui faisoit voir qu'elle n'estoit pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissast dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fust venue. La bonne fée qui luy avoit sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans estoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieuës de là, lorsque l'accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avoit des bottes de sept lieues (c'estoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussi tost, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi luy alla presenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait ; mais, comme elle estoit grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux château. Voicy ce qu'elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui estoit dans ce chasteau (hors le roi et la reine) : gouvernantes, filles-d'honneur, femmes-de-chambre, gentils-hommes, officiers, maistres d'hostel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui estoient dans les Ecuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui estoit auprès d'elle sur son lit. Dés qu'elle les eust touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en mesme temps que leur maistresse, afin d'estre tout prests à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui estoient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'estoient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chere enfant sans qu'elle s'éveillast, sortirent

du chasteau, et firent publier des deffenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces deffenses n'estoient pas necessaires, car il crut dans un quart d'heure, tout au tour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelassées les unes dans les autres, que beste ny homme n'y auroit pû passer ; en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du chasteau, encore n'estoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eust encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormiroit, n'eust rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui regnoit alors, et qui estoit d'une autre famille que la princesse endormie, estant allé à la chasse de ce costé-là, demanda ce que c'estoit que des tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun luy répondit selon qu'il en avoit ouï parler : les uns disoient que c'estoit un vieux chasteau où il revenoit des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion estoit qu'un ogre y demeuroit, et que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise et sans qu'on le pust suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne sçavoit qu'en croire, lors qu'un vieux paysan prit la parole et luy dit :

« Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ay ouï dire à mon pere qu'il y avoit dans ce chasteau une princesse, la plus belle du monde ; qu'elle y devoit dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roy, à qui elle estoit reservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu ; il crut, sans balancer, qu'il mettroit fin à une si belle aventure, et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur le champ ce qui en estoit. À peine s'avança-t-il vers le bois que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le chasteau, qu'il voyoit au bout d'une grande avenuë où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avoit pû suivre, parce que les arbres s'estoient rapprochez dès qu'il avoit esté passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toûjours vaillant. Il entra dans une grande avan-cour, où tout ce qu'il vit d'abord estoit capable de le glacer de crainte. C'estoit un silence affreux : l'image de la mort s'y presentoit par tout, et ce n'estoit que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paroisoient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'estoient qu'endormis ; et leurs tasses, où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient assez qu'ils s'estoient endormis en beuvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre ; il monte l'escalier ; il entre dans la salle des gardes, qui estoient rangez en haye, la carabine sur l'épaule, et ronflans de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentils-hommes et de dames, dormans tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux estoient ouverts de tous costez, le plus beau spectacle qu'il eut jamais veu : une princesse qui paroisoit avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement estoit venuë, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une premiere veuë ne sembloit le permettre :

« Est-ce vous, mon prince ? luy dit-elle ; vous vous estes bien fait attendre. »

Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la maniere dont elles estoient dites, ne sçavoit comment luy témoigner sa joye et sa reconnoissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que luy-mesme. Ses discours furent mal rangez ; ils en plûrent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il estoit plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en estonner : elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à luy dire, car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avoit procuré le plaisir des songes agreables. Enfin, il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, et ils ne s'estoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le palais s'estoit réveillé avec la princesse : chacun songeoit à faire sa charge ; et, comme ils n'estoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande estoit servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle estoit tout habillée, et fort magnifiquement ; mais il se garda bien de luy dire qu'elle estoit habillée comme ma mere grand et qu'elle avoit un collet monté ; elle n'en estoit pas moins belle.

Ils passerent dans un salon de miroirs, et y souperent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pieces, mais excellentes, quoyqu'il y eut près de cent ans qu'on ne les joüast plus ; et, après soupé, sans perdre de temps, le grand aumonier les maria dans la chapelle du chasteau, et la dame-d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princesse n'en avoit pas grand besoin, et le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son pere devait estre en peine de luy.

Le prince luy dit qu'en chassant il s'estait perdu dans la forest, et qu'il avait couché dans la hutte d'un charbonnier, qui luy avoit fait manger du pain noir et du fromage. Le roi, son pere, qui estoit bon-homme, le crut ; mais sa mere n'en fut pas bien persuadée, et, voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse, et qu'il avoit toûjours une raison en main pour s'excuser quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eut quelque amourette : car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, et le second, un fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paroissoit encore plus beau que sa sœur.

La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit se contenter dans la vie ; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignoit, quoy qu'il l'aimast, car elle estoit de race ogresse, et le roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens. On disoit même tout bas à la cour qu'elle avoit les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfans elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne lui voulut jamais rien dire.

Mais, quand le roy fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maistre, il declara publiquement son mariage, et alla en grande ceremonie querir la reine sa femme dans son chasteau. On luy fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la regence du royaume à la reine sa mere, et luy recommanda fort sa femme et ses enfans ; il devoit estre à la guerre tout l'esté ; et, dés qu'il fut parti, la reine-mere envoya sa bru et ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maistre

d'hôtel :

« Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore.

— Ah ! Madame, dit le maistre d'hôtel...

— Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la sausse Robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne falloit pas se joüer à une ogresse, prit son grand cousteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et luy demander du bon du bon. Il se mit à pleurer : le couteau luy tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et luy fit une si bonne sausse que sa maistresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, et l'avoit donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maistre d'hôtel :

« Je veux manger à mon soupé le petit Jour. »

Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros singe : il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela estoit fort bien allé jusque là ; mais, un soir, cette méchante reine dit au maistre d'hôtel :

« Je veux manger la reine à la mesme sausse que ses enfans. »

Ce fut alors que le pauvre maistre d'hôtel desespera de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans passez, sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi : sa peau estoit un peu dure, quoyque belle et blanche ; et le moyen de trouver dans la ménagerie une beste aussi dure que cela ? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il luy dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avoit receu de la reine-mere.

« Faites vostre devoir, luy dit-elle en luy tendant le col ; executez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans, que j'ay tant aimez ! » Car elle les croyoit morts, depuis qu'on les avoit enlevez sans luy rien dire.

« Non, non, Madame, lui répondit le pauvre maistre d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfans ; mais ce sera chez moy, où je les ay cachez, et je tromperay encore la reine, en luy faisant manger une jeune biche en vostre place. »

Il la mena aussitost à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfans et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son soupé, avec le même appetit que si c'eut esté la jeune reine. Elle estoit bien contente de sa cruauté et elle se préparoit à dire

au roy, à son retour, que des loups enragez avoient mangé la reine sa femme et ses deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du chasteau, pour y halener quelque viande fraische, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour, qui pleuroit parce que la reine sa mere le vouloit faire foüetter, à cause qu'il avoit esté méchant ; et elle entendit aussi la petite Aurore, qui demandoit pardon pour son frere. L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfans, et, furieuse d'avoir esté trompée, elle commanda, dés le lendemain matin, avec une voix épouventable qui faisoit trembler tout le monde, qu'on apportast au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapaux, de viperes, de couleuvres et de serpens, pour y faire jeter la reine et ses enfans, le maistre d'hotel, sa femme et sa servante ; elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derriere le dos.

Ils estoient là, et les bourreaux se preparoient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendoit pas si tost, entra dans la cour, à cheval : il estoit venu, en poste et demanda, tout estonné, ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n'osoit l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyoit, se jeta elle-mesme la teste la premiere dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bestes qu'elle y avoit fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en estre fasché : elle estoit sa mere ; mais il s'en consola bientost avec sa belle femme et ses enfans.

MORALITÉ

Attendre quelque temps pour avoir un époux

Riche, bien-fait, galant et doux,

La chose est assez naturelle :

Mais l'attendre cent ans, et toujourns en dormant,

On ne trouve plus de femelle

Qui dormist si tranquillement.

La fable semble encor vouloir nous faire entendre

Que souvent de l'hymen les agreables nœuds,

Pour estre differez, n'en sont pas moins heureux,

Et qu'on ne perd rien pour attendre.

Mais le sexe avec tant d'ardeur

Aspire à la foy conjugale

Que je n'ay pas la force ny le cœur

De luy prescher cette morale.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Il estoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eut sçû voir ; sa mere en estoit folle, et sa mere-grand plus folle encore. Cette bonne femme luy fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seïoit si bien que partout on l'appelloit le petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mere, ayant cui et fait des galettes, luy dit :

« Va voir comme se porte ta mere-grand, car on m'a dit qu'elle estoit malade. Porte-luy une galette et ce petit pot de beurre. »

Le petit Chaperon rouge partit aussi tost pour aller chez sa mere-grand, qui demouroit dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compere le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques bucherons qui estoient dans la forest. Il luy demanda où elle alloit. La pauvre enfant, qui ne sçavoit pas qu'il estoit dangereux de s'arrester à écouter un loup, luy dit :

« Je vais voir ma mere-grand, et luy porter une galette avec un petit pot de beurre, que ma mere luy envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup.

— Oh ouy, dit le petit Chaperon rouge : c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la premiere maison du village.

— Et bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin icy, et toy par ce chemin-là ; et nous verrons qui plûtost y sera. »

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui estoit le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit.

Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la mere-grand. Il heurte : toc, toc.

« Qui est là ?

— C'est vôtre fille, le petit Chaperon rouge (dit le Loup en contrefaisant sa voix), qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mere vous envoie. »

La bonne mere-grand, qui estoit dans son lit, à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, luy cria :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la devora en moins de rien, car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mere-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc.

« Qui est là ? »

Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mere-grand étoit enrhumée, répondit ;

« C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mere vous envoie. »

Le Loup luy cria, en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra »

Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, luy dit en se cachant dans le lit, sous la couverture :

« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moy. »

Le petit Chaperon rouge se deshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien estonnée de voir comment sa mere-grand estoit faite en son deshabillé. Elle luy dit :

« Ma mere-grand, que vous avez de grands bras !

— C'est pour mieux t'embrasser, ma fille !

— Ma mere-grand, que vous avez de grandes jambes !

— C'est pour mieux courir, mon enfant !

— Ma mere-grand, que vous avez de grandes oreilles !

— C'est pour mieux écouter, mon enfant !

— Ma mere-grand, que vous avez de grands yeux !

— C'est pour mieux voir, mon enfant !

— Ma mere-grand, que vous avez de grandes dens !

— C'est pour te manger ! »

Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jetta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

On voit icy que de jeunes enfans,

Sur tout de jeunes filles,

Belles, bien faites et gentilles,

Font tres-mal d'écouter toute sorte de gens,

Et que ce n'est pas chose étrange

S'il en est tant que le loup mange.

Je dis le loup, car tous les loups

Ne sont pas de la mesme sorte :

Il en est d'une humeur accorte,

Sans bruit, sans fiel et sans couroux,

Qui, privez, complaisans et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.
Mais, hélas ! qui ne sçait que ces loups doucereux
De tous les loups sont les plus dangereux !

LA BARBE BLEÜE

Il estoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies, et des carosses tout dorez. Mais, par malheur, cet homme avoit la barbe bleuë : cela le rendoit si laid et si terrible qu'il n'estoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant luy.

Une de ses voisines, dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il luy en demanda une en mariage, et luy laissa le choix de celle qu'elle voudroit luy donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, et se le renvoyoient l'une à l'autre, ne pouvant se resoudre à prendre un homme qui eut la barbe bleuë. Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne sçavoit ce que ces femmes estoient devenuës.

La Barbe-Bleue, pour faire connoissance, les mena, avec leur mere et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'estoit que promenades, que parties de chasse et de pesche, que danses et festins, que collations : on ne dormoit point, et on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maistre du logis n'avoit plus la barbe si bleuë et que c'estoit un fort honneste homme. Dés qu'on fust de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleüë dit à sa femme qu'il estoit obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de consequence ; qu'il la prioit de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fist venir ses bonnes amies ; qu'elle les menast à la campagne, si elle vouloit ; que partout elle fist bonne chere.

« Voilà, luy dit-il, les clefs des deux grands gardemeubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres forts, où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-cy, c'est la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas ; ouvrez tout, allez par tout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous deffens d'y entrer, et je vous le deffens de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colere. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui luy venoist d'estre ordonné, et luy, après l'avoir embrassée, il monte dans son carosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyast querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y estoit, à cause de sa barbe bleuë, qui leur faisoit peur. Les voilà aussi tost à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles monterent ensuite aux gardemeubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des gueridons, des tables et des miroirs où l'on se voyoit

depuis les pieds jusqu'à la teste, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, estoient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eut jamais veuës. Elles ne cessoient d'exagerer et d'envier le bon heur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considerer qu'il estoit malhonneste de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Estant arrivée à la porte du cabinet. elle s'y arresta quelque temps, songeant à la deffense que son mari luy avoit faite, et considerant qu'il pourroit luy arriver malheur d'avoir esté desobéissante ; mais la tentation estoit si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenestres estoient fermées. Après quelques momens, elle commença à voir que le plancher estoit tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang se miroient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'étoit toutes les femmes que la Barbe-Bleuë avoit épousées. et qu'il avoit égorgées l'une après l'autre). Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la serrure, luy tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle estoit émeuë.

Ayant remarqué que la clef du cabinet estoit tachée de sang, elle l'essuia deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en alloit point : elle eut beau la laver, et mesme la frotter avec du sablon et avec du grais, il y demeura toujours du sang, car la clef estoit fée, et il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d'un costé, il revenoit de l'autre.

La Barbe-Bleuë revint de son voyage dés le soir mesme, et dit qu'il avoit receu des lettres, dans le chemin, qui luy avoient appris que l'affaire pour laquelle il estoit party venoit d'estre terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle estoit ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il luy redemanda les clefs ; et elle les luy donna, mais d'une main si tremblante qu'il devina sans peine tout ce qui s'estoit passé.

« D'où vient, luy dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ?

— Il faut, dit-elle, que je l'aye laissée là-haut sur ma table.

— Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleuë, de me la donner tantost. »

Après plusieurs remises, il falut apporter la clef. La Barbe-Bleuë, l'ayant considerée, dit à sa femme :

« Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?

— Je n'en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pasle que la mort.

— Vous n'en sçavez rien ! reprit la Barbe-Bleuë. Je le sçay bien, moy. Vous avez voulu

entrer dans le cabinet ! Hé bien, Madame, vous y entrerez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez veuës. »

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant, et en luy demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas esté obéissante. Elle auroit attendri un rocher, belle et affligée comme elle estoit ; mais la Barbe-Bleuë avoit le cœur plus dur qu'un rocher.

« Il faut mourir, Madame, luy dit-il, et tout à l'heure.

— Puis qu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignez de larmes, donnez moy un peu de temps pour prier Dieu.

— Je vous donne un demy-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleuë, mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appella sa sœur, et luy dit :

« Ma sœur Anne (car elle s'appelloit ainsi), monte ; je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes freres ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'huy ; et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée luy crioit de temps en temps :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne luy répondoit :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l'herbe qui verdoye. »

Cependant, la Barbe-Bleuë, tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force à sa femme :

« Descens viste, ou je monteray là-haut.

— Encore un moment, s'il vous plaist, » lui répondoit sa femme ; et aussi tost elle crioit tout bas :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondoit :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l'herbe qui verdoye. »

« Descens donc viste, crioit la Barbe-Bleuë, ou je monteray là-haut.

— Je m'en vais, » répondoit la femme ; et puis elle crioit :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussiere qui vient de ce costé-cy...

— Sont-ce mes freres ?

— Hélas ! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons...

— Ne veux-tu pas descendre ? crioit la Barbe-Bleuë.

— Encore un moment, » répondoit sa femme ; et puis elle crioit :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce costé-cy, mais ils sont bien loin encore. »

« Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes freres. Je leur fais signe tant que je puis de se haster. »

La Barbe-Bleuë se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée.

« Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleuë ; il faut mourir. »

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit luy abattre la teste. La pauvre femme, se tournant vers luy, et le regardant avec des yeux mourans, le pria de luy donner un petit moment pour se recueillir.

« Non, non, dit-il, recommande-toy bien à Dieu » ; et, levant son bras...

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe-Bleuë s'arresta tout court. On ouvrit, et aussi tost on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleuë.

Il reconnut que c'étoit les freres de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussi tost pour se sauver ; mais les deux freres le poursuivirent de si près qu'ils l'attraperent avant qu'il eust gagné le perron. Ils luy passerent leur épée au travers, du corps, et le laisserent mort. La pauvre femme estoit presque aussi morte que son mari, et n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses freres.

Il se trouva que la Barbe-Bleuë n'avoit point d'heritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maistresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle estoit aimée depuis long-temps, une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux freres, et le reste à se marier elle-mesme à un fort honneste homme, qui luy fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe-Bleuë.

MORALITÉ

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Couste souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paroistre.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien leger.
Dés qu'on le prend, il cesse d'estre.
Et toujourns il couste trop cher.

AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé

Et que du monde on sçache le grimoire,
On voit bien tost que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ny qui demande l'impossible,
Fût-il mal-content et jaloux.
Prés de sa femme on le voit filer doux ;
Et, de quelque couleur que sa barbe puisse estre,
On a peine à juger qui des deux est le maistre.

LE MAISTRE CHAT

Un meusnier ne laissa pour tous biens, à trois enfans qu'il avoit, que son moulin, son asne et son chat. Les partages furent bien-tôt faits ; ny le notaire ny le procureur n'y furent point appelés. Ils auroient eu bien-tost mangé tout le pauvre patrimoine. L'aisné eut le moulin, le second eut l'asne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot :

« Mes freres, disoit-il, pourront gagner leur vie honnestement en se mettant ensemble ; pour moi, lors que j'aurai mangé mon chat, et que je me seray fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendoit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, luy dit d'un air posé et serieux :

« Ne vous affligés point, mon maistre ; vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maistre du Chat ne fist pas grand fond là-dessus, il lui avoit veu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendoit par les pieds ou qu'il se cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne desespéra pas d'en estre secouru dans sa misere.

Lorsque le Chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et, s'estendant comme s'il eut esté mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis.

A peine fut-il couché qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maistre Chat, tirant aussi tost les cordons, le prit et le tua sans misericorde.

Tout glorieux de sa proye, il s'en alla chez le roy et demanda à luy parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où, estant entré, il fit une grande reverence au roy, et luy dit :

« Voylà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis de Carabas (c'estoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maistre) m'a chargé de vous presenter de sa part.

— Dis à ton maistre, répondit le roy, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujors son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les presenter au roy, comme il avoit fait le lapin de garenne. Le roy receut encore avec plaisir les deux perdrix, et luy fit donner pour boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roy du gibier de la chasse de son maistre. Un jour qu'il sceut que le roy devoit aller à la promenade, sur le bord de la riviere, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maistre :

« Si vous voulez suivre mon conseil, vostre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la riviere, à l'endroit que je vous montreray, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat luy conseilloit, sans sçavoir à quoy cela seroit bon. Dans le temps qu'il se baignoit, le roy vint à passer, et le Chat se mit à crier de toute sa force :

« Au secours ! au secours ! voilà monsieur le marquis de Carabas qui se noye ! »

A ce cry, le roy mit la teste à la portiere, et, reconnoissant le Chat qui luy avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allast vite au secours de monsieur le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retiroit le pauvre marquis de la riviere, le Chat s'approcha du carosse, et dit au roy que, dans le temps que son maistre se baignoit, il estoit venu des voleurs qui avoient emporté ses habits, quoy qu'il eust crié au voleur de toute sa force : le drosle les avoit cachez sous une grosse pierre.

Le roy ordonna aussi tost aux officiers de sa garde robe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis de Carabas. Le roy luy fit mille caresses, et, comme les beaux habits qu'on venoit de luy donner relevoient sa bonne mine (car il estoit beau et bien fait de sa personne), la fille du roy le trouva fort à son gré, et le marquis de Carabas ne luy eut pas jetté deux ou trois regards, fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie.

Le roy voulut qu'il montast dans son carosse et qu'il fust de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein commençoit à réussir, prit les devants, et, ayant rencontré des paysans qui fauchoient un pré, il leur dit :

« Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roy que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté. »

Le roy ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui estoit ce pré qu'ils fauchoient :

« C'est à monsieur le marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble : car la menace du Chat leur avoit fait peur.

« Vous avez là un bel heritage, dit le roy au marquis de Carabas.

— Vous voyez, Sire, répondit le marquis : c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maistre Chat, qui alloit toûjours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit :

« Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blez appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté. »

Le roy, qui passa un moment après, voulut sçavoir à qui appartenoient tous les blés qu'il voyoit.

« C'est à monsieur le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs. Et le roy s'en réjouïit encore avec le marquis.

Le Chat, qui alloit devant le carosse, disoit toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontroit, et le roy estoit estonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

Le maistre Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maistre étoit un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roy avoit passé estoient de la dépendance de ce chasteau. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui estoit cet ogre et ce qu'il sçavoit faire, demanda à luy parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son chasteau sans avoir l'honneur de luy faire la révérence.

L'ogre le receut aussi civilement que le peut un ogre, et le fit reposer.

« On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lyon, en elephant.

— Cela est vray, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lyon. »

Le Chat fut si éfrayé de voir un lyon devant luy qu'il gagna aussi tost les goûtieres, non sans peine et sans peril, à cause de ses bottes, qui ne valoient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant veu que l'ogre avoit quitté sa premiere forme, descendit et avoïa qu'il avoit eu bien peur.

« On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne sçaurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avouë que je tiens cela tout à fait impossible.

— Impossible ? reprit l'ogre : vous allez voir. »

Et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tost aperçûë, qu'il se jetta dessus et la mangea.

Cependant le roy, qui vit en passant le beau chasteau de l'ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du carosse qui passoit sur le pont levis, courut au-devant et dit au roy :

« Vostre Majesté soit la bien venuë dans le chasteau de monsieur le marquis de Carabas !

— Comment, monsieur le marquis, s'écria le roy, ce chasteau est encore à vous ? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bastimens qui l'entourent ; voyons les dedans, s'il vous plaist. »

Le marquis donna la main à la jeune princesse, et, suivant le roy, qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande sale, où ils trouverent une magnifique colation que l'ogre avoit fait preparer pour ses amis, qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas osé entrer, sçachant que le roy y estoit.

Le roy, charmé des bonnes qualitez de monsieur le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en estoit folle, et voyant les grands biens qu'il possedoit, luy dit, après avoir beu cinq ou six coups :

« Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. »

Le marquis, faisant de grandes réverences, accepta l'honneur que luy faisoit le roy, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de pere en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le sçavoir faire
Vallent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ

Si le fils d'un meûnier avec tant de vitesse
Gagne le cœur d'une princesse
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans,
C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,
Pour inspirer de la tendresse,
N'en sont pas des moyens toûjours indifferens.

LES FÉES

Il estoit une fois une veuve qui avoit deux filles : l'aînée luy ressembloit si fort et d'humeur et de visage que qui la voyoit voyoit la mere. Elles estoient toutes deux si desagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui estoit le vray portrait de son pere pour la douceur et l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust sceu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aînée, et, en même temps, avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il falloit, entre autre-chose, que cette pauvre enfant allast, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demy-lieuë du logis, et qu'elle en raportast plein une grande cruche. Un jour qu'elle estoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire.

« Ouy da, ma bonne mere », dit cette belle fille ; et, rinçant aussi tost sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui presenta, soûtenant toujurs la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bû, luy dit :

« Vous estes si belle, si bonne et si honneste, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'estoit une fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnesteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine.

« Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps » ; et, en disant ces mots, il luy sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamans.

« Que voy-je là ? dit sa mere tout estonnée ; je crois qu'il luy sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la premiere fois qu'elle l'appela sa fille.)

La pauvre enfant luy raconta naïvement tout ce qui luy estoit arrivé, non sans jeter une infinité de diamants.

« Vrayment, dit la mere, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de vôtre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le mesme don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, luy en donner bien honnestement.

— Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine !

— Je veux que vous y alliez, reprit la mere, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fut dans le

logis. Elle ne fut pas plustost arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vestuë, qui vint luy demander à boire. C'estoit la même fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonnesteté de cette fille.

« Est-ce que je suis icy venuë, luy dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ! Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprés pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis : beuvez à même si vous voulez.

— Vous n'etes guere honneste, reprit la fée sans se mettre en colere. Et bien ! puisque vous estes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapau. »

D'abord que sa mere l'aperceut, elle luy cria :

« Hé bien ! ma fille !

— Hé bien ! ma mere ? luy repondit la brutale en jettant deux viperes et deux crapaus.

— O Ciel, s'écria la mere, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause : elle me le payera. » Et aussi tost elle courut pour la battre.

La pauvre enfant s'enfuit et alla se sauver dans la forest prochaine. Le fils du roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, luy demanda ce qu'elle faisoit là toute seule et ce qu'elle avoit à pleurer.

« Helas ! Monsieur, c'est ma mere qui m'a chassée du logis. »

Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de luy dire d'où cela luy venoit. Elle luy conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considerant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son pere, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr que sa propre mere la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulut la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ

Les diamans et les pistoles

Peuvent beaucoup sur les esprits ;

Cependant les douces paroles

Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ

L'honnesteté couste des soins,

Et veut un peu de complaisance ;

Mais tost ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

CENDRILLON

LA PETITE PENTOUFLE DE VERRE

CONTE

Il estoit une fois un gentil-homme qui épousa en secondes une femme, la plus hautaine & la plus fiere qu'on eut jamais veuë. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui luy ressembloient en toutes choses. Le Mari avoit, de son costé, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenoit cela de sa Mere, qui estoit la meilleure personne du monde. Les nopces ne furent pas plûtost faites que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'estoit elle qui nettoyoit la vaisselle et les montées, qui frottoit la chambre de Madame & celles de Mesdemoiselles ses filles ; elle couchoit tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs estoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusqu'à la teste ; la pauvre fille souffroit tout avec patience et n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entierement. Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée & s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis Cucendron ; la cadette, qui n'estoit pas si malhonneste que son aînée, l'appeloit Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchans habits, ne laissoit pas d'estre cent fois plus belle que ses sœurs, quoyque vestuës très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux Damoiselles en furent aussi priées, car elles faisoient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits & les coëffures qui leur seïeroient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon, car c'estoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs et qui godronoit leurs manchettes : on ne parloit que de la maniere dont on s'habillerait. Moy, dit l'aînée, je mettray mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre. Moy, dit la cadette, je n'auray que ma juppe ordinaire ; mais, en récompense, je mettray mon manteau à fleurs d'or, & ma barriere de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya querir la bonne coëffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellerent Cendrillon pour luy demander son avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit mesme à les coëffer, ce qu'elles voulurent bien. En les coëffant, elles luy disoient, Cendrillon, serois-tu bien aise d'aller au Bal : Helas ! Mesdemoiselles, vous vous mocquez de moy, ce n'est pas là ce qu'il me faut : tu as raison, on riroit bien si on voyoit un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les aurait coëffées de travers ; mais elle estoit bonne, et elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent prés de deux jours sans manger, tant elles estoient transportées de joye : on rompit plus de

douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menuë, & elles estoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put ; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Maraine, qui la vit toute en pleurs, luy demanda ce qu'elle avoit : Je voudrois bien... Je voudrois bien... elle pleuroit si fort qu'elle ne put achever : sa Maraine, qui estoit Fée, luy dit, tu voudrois bien aller au Bal, n'est-ce pas : Helas ! ouy, dit Cendrillon en soupirant : Hé bien ! seras-tu bonne fille ? dit sa Maraine ; je t'y feray aller ? Elle la mena dans sa chambre, et luy dit, va dans le jardin & apporte-moy une citrouille : Cendrillon alla aussitost cueillir la plus belle qu'elle put trouver, & la porta à sa Maraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa Maraine la creusa, & n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, & la citrouille fut aussitost changée en un beau carosse tout doré. Ensuite, elle alla regarder dans sa sourissiere, où elle trouva six souris toutes en vie ; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la sourissiere & à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, & la souris estoit aussitost changée en un beau cheval ; ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé : Comme elle estoit en peine de quoy elle ferait un Cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratiere ; nous en ferons un Cocher : Tu as raison, dit sa Maraine, va voir : Cendrillon lui apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, & l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais veuës. Ensuite elle luy dit, va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derriere l'arrosoir ; apporte-les moy, elle ne les eut pas plutôt apportez que la Maraine les changea en six Laquais, qui monterent aussitost derriere le carosse avec leurs habits chamarez, & qui s'y tenoient attachez, comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon : Hé bien ? voilà de quoy aller au bal, n'es-tu pas bien aise ? Ouy, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits : Sa maraine ne fit que la toucher avec sa baguette, & en même tems ses habits furent changez en des habits de drap d'or & d'argent, tout chamarrez de pierreries : elle luy donna ensuite une paire de pentouffles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carosse ; mais sa Maraine luy recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeuroit au bal un moment davantage, son carosse redeviendroit citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa Maraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joye. Le Fils du Roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande Princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir. Il luy donna la main à la descente du carosse, & la mena dans la salle où estoit la compagnie : il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on estoit attentif à contempler les grandes beautez de cet inconnuë : on n'entendoit qu'un bruit confus, ha ! qu'elle est belle ! Le Roi même tout vieux qu'il estoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la Reine, qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vû une si belle & si aimable personne. Toutes les Dames estoient attentives à considerer sa coëffure & ses habits, pour en avoir, dés le lendemain, de semblables, pourveu qu'il se trouvast des étoffes assez belles & des ouvriers assez habiles. Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable, & ensuite la prit pour la mener danser. Elle dança avec tant de grace qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune Prince ne mangea point, tant il estoit occupé à la considerer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs, & leur fit mille

honestetez : elle leur fit part des oranges & des citrons que le prince luy avoit donnez, ce qui les estonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussi-tost une grande reverence à la compagnie, & s'en alla le plus viste qu'elle pût. Dés qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa Maraine, & après ravoit remerciée, elle luy dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le Fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle estoit occupée à raconter à sa Maraine tout ce qui s'étoit passé au bal, les deux sœurs heurterent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir : Que vous estes longtemps à revenir ! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, & en s'étendant comme si elle n'eust fait que de se réveiller. Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'estoient quittées : Si tu estois venuë au Bal, luy dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée ; il y est venu la plus belle Princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne se sentoient pas de joye : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles luy répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le fils du Roi en estoit fort en peine, et qu'il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle estoit. Cendrillon sourit & leur dit, elle estoit donc bien belle ? Mon Dieu ! que vous estes heureuses ! ne pourrois-je point la voir ? Helas ! Mademoiselle Javote, prestez-moi vostre habit jaune que vous mettez tous les jours : vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis, prestez vostre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fusse bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aise, car elle auroit esté grandement embarrassée si sa sœur eut bien voulu luy prester son habit. Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, & Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la premiere fois. Le Fils du Roi fut toujours auprès d'elle, & ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune Demoiselle ne s'ennuyoit point & oublia ce que sa Maraine luy avoit recommandé : de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fut encore onze heures. Elle se leva & s'enfuit aussi legerement qu'auroit fait une biche : le Prince la suivit, mais il ne put . Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le Prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien éssoufflée, sans carosse, sans laquais, & avec ses méchans habits, rien ne lui estant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point veu sortir une Princesse ; ils dirent qu'ils n'avoient vû sortir personne qu'une jeune fille fort mal vestuë, & qui avoit plus l'air d'une Paysanne que d'une Demoiselle. Quand les deux sœurs revinrent du Bal. Cendrillon leur demanda si elles s'estoient encore bien diverties, & si la belle Dame y avoit esté ; elles luy dirent que oüy, mais qu'elle s'estoit enfuye lorsque minuit avoit sonné, & si promptement qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du Roy l'avoit ramassée, & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du Bal, & qu'assurément il estoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vray : car, peu de jours après, le fils du Roy fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux Princesses, ensuite aux Duchesses, & à toute la cour, mais inutilement : on la porta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut sa pantoufle, dit en riant, que je voye si elle ne me serait pas bonne : ses sœurs se mirent à rire et à se mocquer d'elle. Le Gentilhomme qui faisoit

l'essay de la pentoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela estoit juste, et qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles : il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pentoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, et qu'elle y estoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pentoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Maraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient veuë au Bal. Elles se jetterent à ses pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traitemens, qu'elles luy avoient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien toûjours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle estoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui estoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, et les maria dès le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

MORALITE

La beauté, pour le sexe, est un rare tresor ;
De l'admirer jamais on ne se lasse ;
Mais ce qu'on nomme bonne grace
Est sans prix, et vaut mieux encor.

C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa Maraine,
En la dressant, en l'instruisant,
Tant et si bien qu'elle en fit une Reine :
(Car ainsi sur ce conte on va moralisant.)

Belles, ce don vaut mieux que d'estre bien coëffées :
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grace est le vrai don des Fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ

C'est sans doute un grand avantage
D'avoir de l'esprit, du courage,

De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talens
Qu'on reçoit du Ciel en partage ;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des Maraines.

RIQUET A LA HOUPPE

Il estoit une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait qu'on douta longtemps s'il avoit forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisseroit pas d'estre aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit : elle ajoûta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit de luy faire, donner autant d'esprit qu'il en auroit à la personne qu'il aimeroit le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui estoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vray que cet enfant ne commença pas plutost à parler qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avoit dans toutes ses actions je ne sçai quoi de si spirituel qu'on en estoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la teste, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe, car Riquet estoit le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La premiere qui vint au monde estoit plus belle que le jour ; la reine en fut si aise qu'on apprehenda que la trop grande joye qu'elle en avoit ne luy fit mal. La même fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la Houppe estoit presente, et, pour moderer la joye de la reine, elle luy declara que cette petite princesse n'auroit point d'esprit, et qu'elle seroit aussi stupide qu'elle estoit belle. Cela mortifia beaucoup la reine ; mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide.

« Ne vous affligez point tant, Madame, luy dit la fée, vostre fille sera recompensée d'ailleurs, et elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il luy manque de la beauté.

— Dieu le veuille, répondit la reine ; mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle ?

— Je ne puis rien pour elle, Madame, du costé de l'esprit, luy dit la fée ; mais je puis tout du costé de la beauté ; et comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour vôtre satisfaction, je vais luy donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui luy plaira. »

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, et on ne parloit partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vray aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à veuë d'œil, et l'aînée devenoit plus stupide de jour en jour. Ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle estoit avec cela si maladroite qu'elle n'eust pû ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ny boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoy que la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportoit presque toûjours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit

du costé de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer ; mais bien tost après on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit pour luy entendre dire mille choses agreables, et on estoit estonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'estoit rangé autour de la cadette. L'aisnée, quoy que fort stupide, le remarqua bien ; et elle eut donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle estoit, ne put s'empêcher de luy reprocher plusieurs fois sa bestise : ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'estoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid et fort desagreable, mais vestu tres-magnifiquement. C'estoit le jeune prince Riquet à la Houppe, qui, estant devenu amoureux d'elle sur ses portraits qui courroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de son pere pour avoir le plaisir de la voir et de luy parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect et toute la politesse imaginable. Ayant remarqué, après luy avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle estoit fort melancolique, il luy dit :

« Je ne comprends point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'estes peut estre aussi triste que vous le paraissiez : car, quoyque je puisse me vanter d'avoir veu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ay jamais vû dont la beauté approche de la vostre.

— Cela vous plaist à dire, Monsieur », lui répondit la princesse, et en demeura là.

« La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reste, et, quand on le possede, je ne voy pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup.

— J'aimerois mieux, dit la princesse, estre aussi laide que vous, et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ay, et estre beste autant que je le suis.

— Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien-là que, plus on en a, plus on croit en manquer.

— Je ne sçay pas cela, dit la princesse ; mais je sçay bien que je suis fort beste, et c'est de là que vient le chagrin qui me tuë.

— Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisement mettre fin à vostre douleur.

— Et comment ferez-vous ? dit la princesse.

— J'ay le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en sçauroit avoir à la personne que je dois aimer le plus ; et comme vous estes, Madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvû que vous vouliez bien m'épouser. »

La princesse demeura toute interdite, et ne répondit rien.

« Je voy, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en estonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y resoudre. »

La princesse avoit si peu d'esprit, et en mesme temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendroit jamais ; de sorte qu'elle accepta la

proposition qui luy estoit faite. Elle n'eut pas plustost promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'estoit auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui luy plaisoit, et à le dire d'une maniere fine, aisée et naturelle. Elle commença, dès ce moment, une conversation galante et soutenuë avec Riquet à la Houppe, où elle brilla d'une telle force que Riquet à la Houppe crut luy avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en estoit réservé pour luy-mesme.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne sçavoit que penser d'un changement si subit et si extraordinaire : car, autant qu'on luy avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant luy entendoit-on dire des choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la cour en eut une joye qui ne se peut imaginer ; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paroissoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort desagreable.

Le roi se conduisoit par ses avis, et alloit même quelquefois tenir le conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'estant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demanderent en mariage ; mais elle n'en trouvoit point qui eust assez d'esprit, et elle les écoutoit tous, sans s'engager à pas un d'eux, Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne pût s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour luy. Son pere, s'en estant aperçu, luy dit qu'il la faisoit la maistresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avoit qu'à se déclarer. Comme, plus on a d'esprit, et plus on a de peine à prendre une ferme resolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son pere, qu'il luy donnast du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodement à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant presté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disoit : « Apporte-moy cette marmite » ; l'autre : « Donne-moy cette chaudiere » ; l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toutes sortes d'officiers necessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rotisseurs, qui allerent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse. La princesse, estonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient.

« C'est, Madame, luy répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, dont les nopces se feront demain. »

La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avoit esté, et se resouvenant tout à coup qu'il yavoit un an qu'à pareil jour elle avoit promis d'épouser le prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en souvenoit pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle estoit une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas, en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se

presenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier.

« Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour executer la vostre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes.

— Je vous avoüeray franchement, répondit la princesse, que je n'ay pas encore pris ma resolution làdessus, et que je ne croy pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

— Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la Houppe.

— Je le croy, dit la princesse, et assurément, si j'avois affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. « Une princesse n'a que sa parole, me diroit-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis. » Mais, comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis seure qu'il entendra raison. Vous sçavez que, quand je n'estois qu'une beste, je ne pouvois néanmoins me resoudre à vous épouser ; comment voulezvous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'estois, je prenne aujourd'hui une resolution que je n'ay pû prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'oster ma bestise, et de me faire voir plus clair que je ne voyois.

— Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, seroit bien receu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher vostre manque de parole, pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de mesme dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que celles qui n'en ont pas ? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d'en avoir ? Mais venons au fait, s'il vous plaist. A la reserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moy qui vous déplaist ? Estes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manieres ?

— Nullement, répondit la princesse ; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

— Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais estre heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes.

— Comment cela se peut-il faire ? lui dit la princesse.

— Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et, afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sçachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

— Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus beau et le plus aimable, et je vous en fais le don, autant qu'il est en moy. »

La princesse n'eut pas plustost prononcé ces paroles que Riquet à la Houppe parut, à ses yeux, l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eust jamais vû. Quelques-uns asseurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opererent,

mais que l'amour seul fit cette metamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait reflexion sur la perseverance de son amant, sur sa discretion et sur toutes les bonnes qualitez de son ame et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ny la laideur de son visage ; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et qu'au lieu que jusqu'à lors elle l'avoit vû boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux, qui estoient louches, ne luy en parurent que plus brillans ; que leur déreglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excez d'amour, et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'heroïque.

Quoy qu'il en soit, la princesse luy promit sur-le-champ de l'épouser, pourvû qu'il en obtînt le consentement du roy son pere. Le roy, ayant sçû que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houppe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un prince tres-spirituel et tres-sage, le receut avec plaisir pour son gendre. Dés le lendemain, les nopces furent faites, ainsi que Riquet à la Houppe l'avoit prévû, et selon les ordres qu'il en avoit donnez longtems auparavant.

MORALITÉ

Ce que t on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la verité même.
Tout est beau dans ce que ton aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne sçauroit arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur sensible
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.

LE PETIT POUCKET

Il estoit une fois un Bucheron et une Bucheronne qui avoient sept enfans tous Garçons. L'aîné n'avoit que dix ans, et le plus jeune n'en avoit que sept. On s'estonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait viste en besogne, et n'en faisait pas moins que deux à la fois.

Ils estoient fort pauvres, et leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinoit encore, c'est que le plus jeune estoit fort delicat et ne disoit mot, prenant pour bestise ce qui estoit une marque de la bonté de son esprit: il estoit fort petit, et, quand il vint au monde il n'estoit guere plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appella le petit Poucet.

Ce pauvre enfant estoit le souffre douleurs de la maison, et on luy donnoit toûjours le tort. Cependant il estoit le plus fin et le plus avisé de tous ses freres, et, s'il parloit peu, il écoûtoit beaucoup.

Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens resolurent de se deffaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans estoient couchés, et que le Bucheron estoit auprès du feu avec sa femme, il luy dit, le cœur serré de douleur :

Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans ; je ne sçaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis resolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent.

Ah ! s'écria la Bucheronne, pourois-tu toy-même mener perdre tes enfans ?

Son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir ; elle estoit pauvre, mais elle estoit leur mere.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce luy seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'estoit levé doucement et s'estoit glissé sous l'escabelle de son pere, pour les écouter sans estre vû. Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire.

Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres.

Ils allerent dans une forest fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron se mit à couper du bois et ses enfans à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le pere et la mere les voyant occupés à travailler, s'éloignerent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lors que ces enfans se virent seuls, il se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendroit à la maison; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches.

Il leur dit donc, ne craignés point, mes frères, mon Pere et ma Mere nous ont laissés icy, mais je vous rameneray bien au logis, suivez-moy seulement: ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils estoient venus dans la forest. Ils n'oserent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur pere et leur mere.

Dans le moment que le Bucheron et la Bucheronne arriverent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long-tems, et dont ils n'esperoient plus rien: Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit long-temps qu'elle n'avoit mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le soupé de deux personnes.

Lors qu'ils furent rassasiez; la Bucheronne dit, hélas, où sont maintenant nos pauvres enfans, ils feroient bonne chere de ce qui nous reste là. Mais aussi Guillaume, c'est toy qui les as voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Forest ? Hélas ! mon Dieu les Loups les ont peut être déjà mangés; tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans.

Le Bucheron s'impatienta à la fin, car elle reedit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient et qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisoit. Ce n'est pas que le Bucheron ne fust peut-estre encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle luy rompoit la teste, et qu'il estoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui ayment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La Bucheronne estoit tout en pleurs. Hélas ! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ?

Elle le dit une fois si haut que les enfans, qui étoient à la porte l'ayant entendu se mirent à crier tous ensemble, nous voyla, nous voyla.

Elle courut viste leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir mes chers enfans, vous estes bien las, et vous avez bien faim ; et toy Pierrot comme te voylà crotté, vien que je te débarboüille.

Ce Pierrot estoit son fils aîné, qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il estoit un peu rousseau, et qu'elle estoit un peu rousse.

Ils se mirent à Table, et mangerent d'un apétit qui faisoit plaisir au Pere et à la Mere, à qui ils racontoient la peur qu'ils avoient eüe dans la Forest en parlant presque toujours tous ensemble: Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, et cette joye dura tant que les dix écus durèrent; mais lors que l'argent fut dépensé ils retomberent dans leur premier chagrin; et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la premiere fois.

Ils ne purent parler de cela si secrettement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoy qu'il se fut levé

de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire, lors que la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuné, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeraient, il le serra donc dans sa poche.

Le Pere et la Mere les menerent dans l'endroit de la forest le plus épais et le plus obscur, et dés qu'ils y furent ils gagnerent un faux-fuyant et les laisserent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avoit semé par tout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lors qu'il ne put en retrouver une seule miette, les Oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé.

Les voylà donc bien affligés , car plus ils marchaient plus ils s'égaroient , et s'enfonçoient dans la Forest. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyent n'entendre de tous côtés que des heurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ny tourner la teste. Il survint une grosse pluye qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas et tombaient dans la boüe, d'où ils se relevoient tout crottés, ne sçachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la teste de tous costés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui estoit bien loin par delà la Forest. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien ; cela le desola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses freres du costé qu'il avoit veu la lumiere, il la revit en sortant du Bois.

Ils arriverent enfin à la maison où estoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs , car souvent ils la perdoient de veuë , ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient, Le petit Poucet luy dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'estoient perdus dans la Forest, et qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, et leur dit , hélas ! mes pauvres enfans, où estes-vous venus ? sçavez-vous bien que c'est icy la maison d'un Ogre qui mange les petits enfans.

Hélas ! Madame, luy répondit le petit Poucet, qui trembloit de toute sa force aussi bien que ses freres, que ferons-nous ? Il est bien seur que les Loups de la Forest ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange, peut-estre qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier.

La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mary jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer et les mena se chauffer auprès d'un bon feu , car il y avoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre.

Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte , c'estoit l'Ogre qui revenoit. Aussi tost sa femme les fit cacher sous le lit et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le soupé estoit prest et si on avoit tiré du vin, et aussitost se mit à table. Le Mouton estoit encore tout sanglant, mais il ne luy en sembla que meilleur. Il flairoit à droite et à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche.

Il faut luy dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez.

Je sens la chair fraîche, te disje encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a icy quelque chose que je n'entant pas; en disant ces mots, il se leva de Table, et alla droit au lit.

Ah, dit il voilà, donc comme tu veux me tromper maudite femme, je ne sçais à quoy il tient que je ne te mange aussi, bien t'en prend d'estre une vieille beste. Voila du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours icy.

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en luy demandant pardon, mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux, et disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lors qu'elle leur auroit fait une bonne sausse.

Il alla prendre un grand Couteau, et en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lors que sa femme luy dit, que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'aurés vous pas assez de temps demain matin ?

Tais-toy, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

Mais vous avez encore là tant de viande reprit sa femme, voilà un Veau, deux Moutons et la moitié d'un Cochon.

Tu as raison dit l'Ogre, donne leur bien à souper affin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joye, et leur porta bien à souper, mais ils ne purent manger tant ils estoient saisis de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire ravis d'avoir de quoy si bien regaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui luy donna un peu dans la teste, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogresses avoient toutes le tein fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere; mais elles avoient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'estoient pas encore fort méchantes; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en susser le sang.

On les avoit fait coucher de bonne heure, et elles estoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la teste. Il y avoit dans la même Chambre un autre lit de la même grandeur, ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de son mary.

Le petit Poucet qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des Couronnes d'or sur la teste, et qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses freres et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l'Ogre après leur avoir osté leurs Couronnes d'or qu'il mit sur la teste de ses freres et sur la sienne affin que l'Ogre les prit pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger.

La chose réussit comme il l'avoit pensé ; car l'Ogre s'estant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir differé au lendemain ce qu'il pouvoit executer la veille, il se jetta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand Couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drolles , n'en faisons pas à deux fois; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles et s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lors qu'il sentit la main de l'Ogre qui luy tastoit la teste, comme il avoit tasté celle de tous ses freres.

L'Ogre, qui sentit les Couronnes d'or ; vrayment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage , je voy bien que je bus trop hier au soir.

Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons. Ah , les voilà, dit-il nos gaillards. Travaillons hardiment; en disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussi-tost que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il reveilla ses freres, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, et sauterent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant et sans sçavoir où ils alloient.

L'Ogre s'estant éveillé, dit à sa femme , va t en la haut habiller ces petits droles d'hier au soir; l'Ogresse fut fort estonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillast, et croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vestir, elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçût ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanoïir (car c'est le premier expedient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.) L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besongne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins estonné que sa femme lors qu'il vit cet affreux spectacle.

Ah, qu'ay-je fait là s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, et tout à l'heure.

Il jetta aussi-tost une potée d'eau dans le nez de sa femme, et, l'ayant fait revenir , donne moy viste mes bottes de sept lieuës, luy dit-il, afin que j'aille les attrapper.

Il se mit en campagne, et après avoir couru bien loin de tous costés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, et qui traversoit des rivieres aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils estoient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendroit. L'Ogre qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, (car les bottes de sept lieuës fatiguent fort leur homme,) voulut se reposer , et par hazard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'estoient cachés.

Comme il n'en pouvoit plus de fatigue il s'endormit après s'estre reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n'eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil, et gagnerent viste la maison.

Le petit Poucet s'estant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussi tost; les bottes estoient fort grandes et fort larges ; mais comme elles estoient Fées, elles avoient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celuy qui les chaussoit , de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles avoient esté faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées.

Vostre mary, lui dit le petit Poucet, est en grand danger , car il a esté pris par une troupe de Voleurs qui ont juré de le tuër s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils luy tenoient le poignard sur la gorge, il m'a aperçeu et m'a prié de vous venir avertir de l'estat où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tuëront sans miséricorde: Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prise ses bottes de sept lieuës que voilà pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur.

La bonne femme fort effrayée, lui donna aussi-tost tout ce qu'elle avoit : car cet Ogre ne laissoit pas d'estre fort bon mari, quoy qu'il mangeast les petits enfans. Le petit Poucet estant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son pere, où il fut receu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'acord de cette derniere circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité, il n'avoit pas fait conscience de luy prendre ses bottes de sept lieües, parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là assurent le sçavoir de bonne part, et même pour avoir bû et mangé dans la maison du Bucheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il sçavoit qu'on estoit fort en peine d'une Armée, qui étoit à deux cens lieües de là, et du succès d'une Bataille qu'on avoit donnée. Il alla, disent-ils, trouver le Roi, et luy dit que s'il le souhaitoit, il luy rapporteroit des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi luy promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Pouçet rapporta des nouvelles dès le soir même , et cette premiere course l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit ; car, le Roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, et une infinité de Dames luy donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs Amans , et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de Lettres pour leurs maris , mais elles le payoient si mal, et cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit mettre en ligne de conte, ce qu'il gagnoit de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n'est pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il achepta des Offices de nouvelle création pour son pere et pour ses frères; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa Cour en même temps.

MORALITE

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans
Quand ils sont tous beaux, bien-faits et bien grands
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est foible ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille,
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.